



Linda

*Je sécurise tout, je ne veux pas mourir.
Mais je ne lâche pas, je n'ai pas perdu le
contrôle.*

Avant que je ne la couche sur le papier, je m'étais allongé (quelques semaines plus tôt) sur sa table de soin. Une peau de crocodile dont il convenait de desserrer les tensions. Onctions. Calme, douceur — je m'étais endormi...

Éveillé, je lui parlai de mon projet. « Pourquoi pas moi ? ». J'en savais assez peu sur elle pour tenter l'expérience qu'elle rejoindrait, sans entremetteuse.

C'EST GRAVE NON ?

Du Nord. Les corons, les mines, les terrils aux airs de volcan, Zola imprègne l'imaginaire des étrangers à la région.

La maternité : s'il y en avait une, par tradition, on ne fréquentait pas. Sa mère accoucha d'elle chez ses grands-parents. Linda s'imagine pesée comme un poulet par le médecin qui, au moment de remplir la déclaration de naissance, ne savait plus trop à quelle heure elle avait vu le jour. Quelqu'un aurait lancé : « Six heures ? ». Dans l'urgence, on accepte volontiers l'offre d'une âme charitable. Le résultat de la pesée n'était pas moins aléatoire, mais l'état civil s'en moque. Tant pis pour les études astrologiques

qui devraient se satisfaire d'une approximation. Au regard de la santé du nourrisson, peu importait ces contingences.

Quelle que fût l'heure, il était bien tôt — la mère avait vingt ans. Pourtant, ce n'était pas faute pour la future belle-mère d'avoir jaugé un jeune homme qu'elle intima de trouver du travail avant de courtoiser sa fille. De sa réputation de Grave — sur une terre de tradition aux solidarités ouvrières et aux familles soudées, on n'échappe pas à sa famille ni à son patronyme — et d'une fratrie de trois garçons dont aucun ne rachetait l'autre, il devait se défaire ; dès le lendemain, il revint heureux du travail qu'il venait juste de dégoter, pardi ! Des trois phénomènes, la sœur aînée de sa mère était le témoin qui rapporterait ses souvenirs de jeunesse à Linda.

L'aïeule entremetteuse n'avait pourtant pas vertu d'exemple en matière de prévention, quoique sa consommation d'alcool à se rouler sous la table (ce n'est pas une métaphore) ne l'ait jamais privée de son caractère ni de sa sensibilité aux statuts sociaux. Alors, pour le moins, certaines apparences seraient sauvées, et le mariage rondement célébré — « avant que ça se voie ». Le jour de son baptême, le nourrisson, bien *présent* au mariage, avait déjà fréquenté l'église ; cette précocité n'en fit pas une bigote.

De cette grand-mère, aussi accueillante qu'extravagante, la maison était bien tenue et ses enfants qui vivaient avec elle étaient structurés. Ils étaient pourtant trop éloignés de chez Linda pour qu'elle s'y rendît pendant sa scolarité, alors qu'ils partaient ensemble en vacances : une petite caravane, souvent à Bray-Dunes ou à Berk. De quoi garder un œil sur sa descendance.

Du côté paternel, Linda convoque la famille Groseille en exemple. Au coron, dans leur maison, crucifix et images de la Vierge étaient bien en vue, et présidaient un capharnaüm

d'objets et d'individus égarés : des jeunes adultes de la DDASS¹⁶ et des moins jeunes d'origine obscure. De quoi nourrir la future praticienne du feng shui.

La grand-mère, qui était ici nourrice, perdait ses dents, se négligeait. Un grand-père qu'elle ne connut jamais que malade et invalide. Violences verbales et parfois physiques. L'iconographie religieuse qui, sans vergogne, sous-tendait l'injonction au catéchisme provoqua l'ire de ses parents : « Ça, hors de question ! », eux qui l'avaient subi jusqu'à leur communion.

Mais c'est bien cette maison de coron que, sortant de l'école primaire, elle rejoignait, délaissant quelques heures le HLM familial. Elle y goûtait, s'amusait dans la cour, sans pouvoir aimer ce qu'il se passait derrière les murs.

UNE POUPÉE AVEC UNE JAMBE DANS LE PLÂTRE

Un enfant prend son envol ? D'une telle douceur, on aurait préféré la métaphore. Quand Linda tomba, avec son cousin, du bord de la fenêtre du premier étage, ils avaient deux ans. Ne s'inscrivit en elle que la douleur. Que dire du sentiment d'insécurité dans une maison où l'on ne prévenait pas les dangers ? Si elle n'en garde pas l'image, le témoignage des faits par sa mère éclaire des rémanences et sa relation à la douleur. Son cousin, qualifié d'agneau mal léché par sa mère, fut aussi la victime, sans qu'il ne se cassât rien. Mais à l'époque, pas d'ostéopathe ni de kiné dans les parages qui aurait posé un autre diagnostic, alors que persiste encore chez lui la culpabilité de n'avoir pas prévenu un tel accident.

¹⁶ Direction départementale des affaires sanitaires et sociales

Linda passa sa nuit sans qu'on lui enlevât le contrepoids qui tirait sur sa jambe après sa fracture du fémur. Un oubli qui scandalisa le médecin de service le matin puisque, malgré sa douleur et ses hurlements toute la nuit au moindre mouvement, personne n'avait réagi. Un temps où les antalgiques n'étaient pas conçus pour les enfants.

La poupée bien rangée ne se souvient de rien, mais quand un ostéopathe ausculta la femme de cinquante ans qu'elle était devenue, à peine avait-il touché sa jambe : « Qu'est-ce qui s'est passé sur cette jambe ? ». Cela l'a ramenée à son rapport à la souffrance.

Je ne voulais plus souffrir j'en avais marre ; je ne veux plus souffrir, je racontais ça en boucle du haut de mes 50 ans.

UNE FAMILLE

D'origine ouvrière, non diplômés, ses parents commencèrent à travailler à seize ans. Son père aux 3x8, rythme qu'il gardera toute sa vie. Sa mère, couturière dans les filatures avant leur effondrement, devint technicienne de surface. Elle emmenait parfois Linda en soirée pour mettre la main à la pâte quand elle était seule. Elle n'avait pour seule amie qu'une collègue de travail. Leur vie était resserrée au sein de la famille pour le quotidien, mais aussi pour les sorties et les vacances. Mais la nuit, l'absence d'un homme créait un sentiment d'insécurité. Et le jour, les enfants étaient quelque peu délaissés.

Linda eut un frère quinze mois après sa naissance, puis une sœur trois ans plus tard. Très tôt, responsable d'eux,

elle leur préparait le repas le mercredi — surtout à la grâce de boîtes de conserve.

Aînée, on associait Linda à sa famille, sa grand-mère en premier : « Celle-là, c'est bien une Grave ! ». Elle leur ressemblait, paraît-il, parce qu'elle était brune aux yeux marron. « Alors qu'ils sont marron-vert ! » insiste-t-elle. Mais quelle était cette étiquette, plutôt commune dans son quartier ? Ses copains, c'étaient des jeunes en difficulté, victimes ou auteurs de violences, de vexations. Elle-même se retrouva enfermée dans des sanitaires, derrière des grilles à travers lesquelles les garçons projetaient leurs jets d'urine. Moindre mal que la fuite devant des détenteurs de trychlo prompts à en faire sniffer les filles du quartier pour abuser d'elles.

Dans une maison close d'un quartier plus résidentiel, elle accompagnait ses collègues de collège. Par on ne sait quelle grâce qui la différenciait des autres jeunes filles, un ange gardien veilla sur elle. Face à des hommes de l'âge de leur père, au regard concupiscent, la tenancière leur disait : « Elle, on la touche pas ! ».

Ce qu'il en reste aujourd'hui : « Tu étais en mode survie ».

Et c'est bien ce monde-là que son père avait côtoyé. « J'emmerde la justice », « Pas de chance », symboles et incantations, dérisoires et rebelles, s'exprimaient autant par leur sens que par leur « support ». Signes de courage et d'endurance, des aiguilles chargées de l'encre de Chine achetée au bazar du coin avaient composé ces manifestes de mauvais garçon. S'ils n'étaient pas *véritablement* mauvais garçons, conneries, violence et divers trafics ne leur ouvraient pas le plus radieux des avenir, eux qui avaient renoncé aux études après leur BEPC, mais pas à une réputation à refroidir une future belle-mère.

Des tatouages sur la main et le poignet de son père, Linda n'en connut que les cicatrices ; assagi par ses responsabilités familiales et ses ambitions professionnelles, il avait effacé ce qui n'avait plus de sens et qui, dépassant ses manches de chemise, aurait été jugé inapproprié par un employeur. Plus tard, ses petits-enfants suivraient du doigt le dessin d'autres tatouages survivant plus haut sur ses bras, convaincus qu'ils recelaient de profonds mystères. Ils s'interrogent encore sur son histoire, si fiers d'un grand-père parti de rien, alors qu'eux-mêmes vivent des difficultés autres, mais pas moins intenses.

Si un ange veillait sur Linda dans sa confrontation à certains démons, son père se dégagea de l'emprise des siens, s'adaptant à un système, puis l'acceptant — adhésion à la CGT en poche, quand même ! Embauché à EDF, son salaire facilita les choses. L'achat d'une voiture permit des vacances un peu plus loin, dans le sud de la France et dans des centres de vacances de l'employeur.

*Le garçon, quand il arrive, c'est le messie.
Quand il est né, je suis passée au second rang.*

Seul moyen alors de rester proche de son père et de son frère, les imiter, en mieux. Et la petite Linda, habitée d'une certaine agitation, n'eut aucune peine à les affronter dans leurs pratiques sportives. L'ambition était même affichée, « être aussi bonne » que son frère. Sur les courtes distances, elle courait plus vite que lui ! Ses activités ne se bornaient pas aux joutes familiales. Elle voulait devenir professeur de sport. S'enchaînaient ainsi entraînements et compétitions jusqu'au niveau régional. D'après ses enseignants, sa polyvalence et son niveau lui permettraient de réaliser son rêve. Ce ne serait que justice...

Alors que certaines activités conduisent à la sociabilité, elles enferment parfois dans un espace clos fait de routines et d'auto-persuasion où l'on croit se protéger du monde et du jugement des autres. Car Linda, même si on la reconnaissait solaire, était timide et secrète. Elle se consacrait aux sports individuels pour éviter de se confronter au collectif. On se demandait qui elle était.

*Fallait que je compte « un, deux, trois »
pour me lancer à dire quelque chose.*

PERDRE LE NORD

*Je suis toujours en quête de ma terre, la
question de place, où j'habite, d'où je viens,
c'est une grande question.*

Dès son embauche chez EDF, son père entra dans une soif d'apprendre, d'obtenir des diplômes sur concours et de grimper dans la hiérarchie. Sa réussite entraîna la famille à déménager dans le Sud-Ouest, avec des moyens qu'ils n'avaient pas connus. Ils occupaient une maison-EDF, et vivaient mieux : qualité de l'alimentation, restaurant, cinéma, de plus belles vacances et une nouvelle voiture. Au point qu'on les croyait riches dans leur petite ville, eux, des *pauvres*, toujours avec des emprunts sur le dos, des difficultés financières et des brouilles de fin de mois au sein du couple.

Sous ce vernis avantageux, à quatorze ans, Linda perdit les repères d'une grande famille et ses copains de collège. Des poussées d'herpès en manifestaient le trouble, pendant que sa mère tombait en dépression, déchirée elle aussi, ayant abandonné sa seule amie. Vainement, elle se cachait

pour prendre son traitement. Linda en voulut à son père qui avait provoqué ce mal-être alors qu'elle l'imaginait prendre soin d'elle.

De ces difficultés, même enrobées d'une nouvelle aisance matérielle, son père accusa le poids. Ses cheveux blanchirent, il perdit du poids, contrit de devoir partir plusieurs semaines en formation à l'autre bout de la France dans le moment charnière qui suivit leur déménagement.

Mais Linda, détachée enfin de son environnement délétère, faisait ses premiers pas vers elle-même. Un autre regard, positif lui sembla-t-il se posait sur elle, devenue *la nouvelle* du collège. Sa mère ne profita pas d'un tel renouveau.

Ça m'a sauvée.

LA FAC

Un instant, elle envisagea de retourner dans le Nord pour ses études.

*Je n'ai pas d'attache à ce territoire, je ne l'aime
ni esthétiquement, ni ce qui se passe autour.*

Et c'est à Toulouse qu'elle élit son domicile d'étudiante. Mais l'échec au concours la priva de son projet de professeur de sport. Un mal pour un bien. Bonne en biologie, elle en choisit la faculté. Elle y enchaîna les succès, touchant une forme d'excellence, encouragée par des bourses d'honneur. Première à faire de grandes études dans la famille, classée cinquième dans sa spécialité, elle conquiert la fierté de ses parents — et la sienne ! Un petit regret, n'avoir pas suivi, en plus, des cours en faculté de psychologie...

Un mal pour un bien qui se protégeait d'un autre mal. La réussite au prix d'un enfermement dans le travail universitaire et dans le sport, au rythme d'un corps dérégulé.

En première année de fac, sous une emprise boulimique, elle prit neuf kilos malgré un sport intense. Elle dormait mal et mangeait la nuit... Alors qu'elle n'arrivait pas à enfiler un jean de sa sœur, « Tu as des jambes de cheval de labour ! », « Pourquoi tu fais pas de la danse ? Tu vas perdre toute ta féminité ! ». Ce fut un déclic. Peu à peu, elle se contenta d'une pomme et d'un Mars par jour. Elle finit par ressembler à un top model. Peut-être plus que de son allure, c'est du contrôle de son corps qu'elle jouissait. Mais ses proches s'inquiétaient encore de sa santé.

Soumise aux fortes ambitions que sa famille stimulait pour sa réussite, elle était en permanence en sur-adaptation. Tensions relationnelles, stress comme moteur de la réussite, excès qui convenaient à son âge, tout concourait à martyriser son corps, ce corps qui en garde le souvenir le soir de journées difficiles, telle une dette qu'il ne finirait pas de payer.

À côté, elle décrochait des mentions dans toutes ses matières, elle se sentait reconnue. Ce qui la libéra enfin de sa timidité. Elle osait voir ses profs et leur dire : « Moi je veux faire ça »...

ROLAND ET GERMAINE

Alors qu'elle avait seize ans et qu'elle courait comme on ne l'a jamais vu chez personne — le buste en arrière, à *reculons* — Roland, ancien entraîneur professionnel, la repéra sur un stade et tenta de la recruter dans son club

d'athlétisme où elle avait peur d'aller. Pris d'affection pour elle, il la prit sous son aile, devint un ami qui tentait de la faire émerger de la mélasse où elle s'était engluée, toute sportive qu'elle fût.

Il la vit maigre au lycée au point de lui interdire l'accès au stade si elle ne mangeait pas (alors qu'elle mangeait comme quatre), puis sur les bancs de la fac, boulimique et enfin anorexique.

Sa femme, Germaine, artiste peintre, ne lui compta pas moins son affection.

C'est eux qui m'ont permis de sortir de là.

Les deux, expatriés de Belgique, formaient sa seconde famille dans le Sud-Ouest. Elle passait régulièrement plusieurs heures chez eux et, devant elle, se dévoilait l'harmonie d'un couple fondé sur des activités partagées, autant que de passions exclusives. Linda, dont le mal-être découlait des systèmes auxquels elle s'était confrontée, prenait le large avec eux, étreinte dans une ambiance qu'elle n'avait pas connue. Quand les autres voulaient la forcer, d'une manière ou d'une autre, eux l'écoutaient, étaient simplement là. Rolland lui autorisait la baignade dans la mer à quelques pas des stades, pourtant non compatible avec la compétition d'athlétisme ; il l'emmenait à la piscine pour libérer l'âme du poisson qu'elle était.

L'émotion s'éveille à leur évocation.

En première année de faculté, alors qu'elle était encore « bien en chair », Germaine lui demanda d'être son modèle.

Je ne me suis jamais sentie jolie.

Ce sentiment était un symptôme de la mésestime d'elle-même. Tout son corps l'encombrait. Pourtant, on disait que sa mère était belle comme La Madone, et que sa fille lui ressemblait (alors qu'on l'avait jusqu'alors assimilée aux Grave). L'affirmation de cette similitude lui sembla longtemps incongrue.

Elle tenta d'esquiver, mais devant la douce insistance de Germaine, elle accepta de poser pour elle. Jambes croisées, penchée et absorbée par ses polycopiés, elle *stabilotait*, *fluotait* ; de quoi oublier l'artiste.

Au vu du résultat, un pastel de grand format aux couleurs vives, elle ne s'aima pas plus qu'avant. Des années plus tard, son mari qui la vit lors d'une exposition dans le Sud-Ouest reconnut l'essence de sa femme... Son père souhaitait l'acheter. Cela ne se fit pas. Une autre fois, Germaine était prête à l'échanger contre un concert donné par son mari, joueur émérite de guitare, à l'occasion d'une nouvelle exposition. Mais le projet tomba à l'eau.

Elle voudrait conjurer ce sort en retrouvant un fils de la peintre et peut-être récupérer l'œuvre. Mais à afficher son portrait, on la trouverait narcissique ou usurpatrice ! Et les portraits que je suis en train de réaliser d'elle, la photo en particulier, l'aideront-elle à se reconnaître et un peu s'aimer ?

LES FILLES ET LES GARÇONS

En faculté, elle ne manquait pas d'amis garçons qui l'accompagnaient (et la protégeaient !) en boîte de nuit ; elle fuyait plutôt les filles. Elle rentrait toutes les semaines chez ses parents où elle retrouva un copain du lycée dont elle était amoureuse, mais qui l'avait alors repoussée.

Plus jeune, pour une éducation sur mesure, ses parents exhumèrent de leur bibliothèque un livre des années

soixante-dix sur la sexualité et le déposèrent sur sa table de nuit, sans conseils particuliers. À cette invitation explicite, une autre, plus subliminale, se manifesta sous la forme d'annonces matrimoniales négligemment abandonnées sur la table du salon.

Quand le garçon finit par accepter la jeune étudiante devenue ainsi experte des relations amoureuses, c'était sous une forme d'emprise, ou peut-être d'une soumission pour ne pas rester seule. Le souvenir des débuts de cette première relation tardive est confus. Celui qui ne l'est pas, c'était celui de la satisfaction de son entourage à la voir avec un garçon, ce qui était louable, mais un copinage s'était noué entre lui et son père, n'évitant pas les sujets les plus intimes. Quand elle fut forcée, personne n'aurait dû le savoir, mais son père, un certain petit déjeuner, lui dit : « Tu sais, il y a des spécialistes qui existent dans ce domaine... ».

Je ne voulais pas m'ouvrir à lui, c'est tout.

Pas mieux considérée par la gynéco qui la reçut la première fois, lui demandant naturellement d'écarter les jambes, sans aucun préliminaire ni aucune question. Quand elle refusa : « T'as pas le choix ! ». Sa mère ne savait pas à l'époque que l'on devait parler de ce genre de chose avec ses filles. Transmission dans la non-parole, dans la non-connaissance. La gynéco ne le savait-elle pas non plus ?

À VOTRE SANTÉ

Les interrogations, universelles, provoquées par la souffrance, sont d'abord suscitées par les traumatismes d'enfance : la chute d'un étage, la confrontation à un environnement

social délétère, des aïeux en pleine décrépitude. L'amour bien présent n'en ôtait rien. Sans la maîtrise ni la compréhension de l'origine de nos maux, on s'écorche à passer au travers de l'angoisse qu'ils causent. Certes, ni chemin de croix ni torture, mais les douleurs, la souffrance et l'insécurité qui en découlaient s'enchevêtraient dans l'histoire de Linda.

Elle pratiquait un engagement démesuré, marqué par l'oubli de soi : il fallait exceller, aussi bien dans les études que dans le sport. Son corps jonglait entre boulimie et anorexie. Depuis, elle est fâchée avec les discours, religieux ou non, qui prônent l'acceptation de la souffrance comme une fille naturelle de la vie.

Moi, je refuse ça.

Elle n'est pas moins fâchée avec les carriéristes (en politique, en affaires...) — victime, mais grande aussi, de sa naïveté, contestant que la matière dicterait le monde. Cette opinion d'âme sensible lui a fait renoncer, après sa thèse, à un poste prestigieux aux USA dans le domaine fascinant de la thérapie génique. Puis, elle refusa un autre poste en immunothérapie à Paris, où travailler avec les enfants-bulle lui paraissait insurmontable.

Son CV lui offrit d'autres opportunités prometteuses où elle *remplit le contrat*, notamment en commercialisant des souris transgéniques à des laboratoires (le patron aurait bien voulu en nourrir son python de compagnie...), puis comme responsable scientifique et chef de projet dans la détection des bactéries dans les établissements sanguins.

Son ambition de porter des projets de prévention en matière de santé se heurtait au conservatisme et à des intérêts plus matériels. Quand une opportunité se présentait sur le sujet, on lui préférait des stagiaires, payés en conséquence.

Et puis, Linda vibre d'un tempérament qui la conduit souvent à s'entendre dire qu'elle doit apprendre à se taire.

Mais non, je dis la vérité !

Elle avait vingt-six ou vingt-sept ans quand elle rencontra le futur père de ses enfants après un long désert amoureux. Passionné de flamenco, il l'entraîna en Espagne où elle aurait bien aimé vivre quelques mois dans une roulotte et danser un peu n'importe où, consacrant l'âme tzigane qui se réveillait en elle ; même avec peine, sous le regard des autres, exprimer ses sentiments par les mouvements de son corps — elle osait. Mais la canicule contraria leurs projets et les jobs ne s'offrirent qu'à Paris puis à Lyon. Puis son mari trouva un poste à responsabilité dans le Pays voironnais.

Malgré ces différentes ruptures, elle ne se sentait pas guérie. Prendre soin de soi, s'occuper de ses enfants, suivre des formations pour elle-même, puis pour en dispenser le bienfait aux autres. Depuis, elle est consultante en FengShui et développe des pratiques dans le domaine du soin à l'âme.¹⁷

Son idéal, structuré malgré tout par une conception généreuse de la famille, a dû faire le deuil d'une vie à cinq, d'un tour du monde à cinq, d'un avenir sans appréhensions. Il lui reste d'avoir accompagné ses trois garçons, de les avoir aidés à se construire avec les outils dont elle n'est pas avare. Mais ils sont les seuls architectes de leur vie. Et le chemin qu'ils partagent est rude.

Entre sa propre souffrance et celle de ceux qui sont éloignés, il y a celle des proches. Alors qu'elle est maternelle et sait prendre soin, le rapport avec eux devient ardu, comme

¹⁷ <https://www.eqilab.fr/>

si elle craignait de se faire attirer dans leur souffrance. Elle en instaure alors une espèce de distance.

Affections corporelles, blessures affectives, profondes angoisses de mère s'affrontent encore aujourd'hui. L'aura qui la protégeait des affres d'une maison close facilite aujourd'hui une proximité avec les autres, source de véritables rencontres, avec eux et elle-même. Ce sont les expériences qui font grandir. Des sœurs de cœur qui lui sont chères l'accompagnent dans son hyper sensibilité et sa peur de la mort, la plus proche compagne de la vie.

Il reste encore à creuser et, comme elle ne peut tout faire seule, elle va demander à son père d'écrire son histoire, lui qui écrit si bien.